

**Du 11 au 27 mars 2011, ne prenez aucun engagement, fermez votre téléphone portable ! Le musée d'Orsay vous propose la programmation de quinze films Hammer période 1956-1972 et une conférence par Nicolas Stanzick, auteur de l'ouvrage Dans les griffes de la Hammer. Provinciaux, venez à Paris et courez tous (re)découvrir quelques-uns de ces films « épouvantables ». Ambiance gothique, chocs visuels et frissons garantis.**

L'aventure Hammer débute en 1935 par l'association Enrique Carreras/William Hinds. Enrique, espagnol installé à Londres depuis 1913, gérant de salles et distributeur de films, détient la firme de production *Exclusive Films*. William est un comédien connu sous le pseudo de Will Hammer, lui-même propriétaire de la société *Hammer Productions* depuis 1934. Ils produisent ensemble quelques films qui trouvent un joli succès en « Britannnie ». La seconde guerre mondiale les oblige à arrêter pour reprendre de plus belle après le conflit. C'est en 1949 que naît *Hammer Film Productions Limited*, dont la direction bicéphale est composée de James Carreras, fils d'Enrique et Anthony Hinds, fils de William. Michael fils de James rejoindra l'équipe. À la fin des années cinquante est prise la décision de remettre au goût du jour le thème de Frankenstein : le trio emblématique Terence Fisher (réalisateur), Christopher Lee et Peter Cushing (comédiens) prend alors la tête des affiches avec le retour de Frankenstein, mais aussi Dracula, Dr Jekyll, des momies, des loups-garous, autant de thèmes d'« horror movies » laissés en désuétude par le studio américain Universal dont on se rappelle Bela Lugosi en Dracula. Jusqu'au début des années soixante-dix, la Hammer connaît sa période la plus faste et assoit sa réputation de faiseur de films fantastiques à l'ambiance gothique, où érotisme et violence sont des composantes importantes, soulignées par un visuel où la couleur joue une part essentielle. Il serait injuste et faux de réduire la Hammer au brillant trio Fisher/Lee/Cushing. Citons également derrière la caméra Val Guest, John Gilling, Roy Ward Baker, devant la caméra Oliver Reed, Michael Ripper, Yvonne Romain, Yvonne Monlaur. Enfin à l'écriture Jimmy Sangster, Peter Bryan, Richard Matheson, Anthony Nelson-Keys, à la photo Jack Asher, Arthur Grant, à la décoration Bernard Robinson. À rappeler aussi que la Hammer dut en grande partie sa réussite à des équipes techniques souvent identiques dont la créativité et l'efficacité se décuplaient face aux petits moyens financiers disponibles, un investissement minimum pour un grand bénéfice.

à-vis du fantastique (cartésianisme oblige dans le pays de Méliès, Cocteau et Franju ?) ne fut pas attiré en masse par ces productions. A contrario, en Angleterre, ces sources d'inspiration trouvent racine dans les grands classiques de la littérature : *Dracula* de Bram Stoker en 1897, *Frankenstein* de Mary Shelley en 1818, les *Sherlock Holmes* d'Arthur Conan Doyle à partir de 1891, *Strange case of Dr Jekyll and Mr Hyde* de Robert Louis Stevenson en 1886. Malgré cette méfiance vis-à-vis du genre, un public fidèle prend rapidement ces productions à bras le corps à partir de la fin des années cinquante, avec bonheur et passion, y trouvant un souffle subversif rafraîchissant, anti-establishment, des héros mettant à mal les valeurs de la société, où sensualité, sexe, religion, violence sont abordés dans une France très endormie et conventionnelle. Les aficionados se retrouvent alors dans les salles parisiennes aux réputations parfois douteuses, autour des Grands Boulevards et dans le nord de Paris (le Brady, le Colorado, le Midi-Minuit, Le Studio de l'Etoile, le Styx, le Concordia, l'Amiral...). Se développent aussi les revues spécialisées (*Midi-Minuit Fantastique* en 1962, *L'Écran fantastique...*) et des festivals comme celui du Rex organisé par Alain Schlockoff dans les années 70. La Hammer quant à elle fut, peut-être par manque de renouvellement, victime à partir des années 70 de l'arrivée de nouvelles productions aux moyens financiers plus importants (*L'Exorciste* de Friedkin en 1973, *La Malédiction* de Donner en 1976) et aux évolutions technologiques nécessitant beaucoup plus de moyens. Aujourd'hui sous l'impulsion d'un nouveau responsable hollandais, la société a produit *Beyond the Rave* en 2008, *The Resident et Laisse-moi entrer* en 2010.

Sources : *Dans les griffes de la Hammer*, Nicolas Stanzick, Le Bord de l'eau, 2010. Ouvrage référent, avec parmi de passionnants entretiens, celui de notre Christophe Cinéphageuh Lemaire, grand amateur du genre.



Dr. Jekyll & sister Hyde



Les deux visages du Dr. Jekyll

ce. Le talent de Fisher dans ce domaine est immense : son inventivité, son sens des décors permet de transcender des scénarii parfois médiocres et des trucages grossiers. Injuste également de limiter la Hammer aux thématiques horrifco-gothiques même si dans l'imaginaire collectif cet aspect est le plus ancré et apprécié, voire adulé. La société anglaise a produit avec succès de la science-fiction, des films de guerre, historiques, des thrillers... En France, à la fin des années cinquante et dans les années soixante, la Hammer fut souvent ignorée ou malmenée par la critique (cf. Gilbert Salachas dans *Téléciné* exprimant sa peur de voir créer une génération d'obsédés et de détraqués), puis revisitée plus tard avec beaucoup plus d'indulgence. *Les Cahiers du cinéma* en pleine Nouvelle Vague traitèrent vite ce cinéma d'infantile usant de moyens grossiers pour faire peur, gratuitement violent, alors que le metteur en scène Terence Fisher déclarait en 1963 à Bertrand Tavernier qu'il ne voulait pas que l'horreur soit gratuite, mais repose sur un fondement philosophique et moral. Le grand public peu habitué aux films de genre, voire méfiant vis-

## L'HAMMER CHOIX

Pour apprécier ce que la société de production anglaise représente, voici les témoignages d'amoureux de la Hammer. Merci à eux d'avoir accepté le jeu des questions-réponses.

## GUY COGEVAL

À l'origine de ce cycle Hammer, président des musées d'Orsay et de l'Orangerie, cinéophile, Guy Cogeval est également co-auteur des expositions *Hitchcock et l'art* au centre Pompidou (2001) et *Il était une fois Walt Disney* au Grand Palais (2007).

### Pourquoi un cycle Hammer au musée d'Orsay ?

Cela peut paraître un choix spécial en tant que président du musée d'Orsay [ndr : le musée couvre la période 1848-1914], mais c'est par mon goût pour le cinéma fantastique traditionnel des années 30 et 60 que j'ai développé un goût pour le fantas-



Guy Cogeval, Président des Musées d'Orsay et de l'Orangerie

tique tout court dans l'art et suis peut-être venu au XIXe siècle par le symbolisme. Je confesse que je n'ai pas lu Huysmans dans le texte à dix ans, par contre je savais qui était Peter Cushing et Christopher Lee. Dix ans, c'est peut-être un peu tôt, disons onze et demi.

#### Les références littéraires qui inspirent la Hammer sont aussi du XIXe siècle.

C'est très bien de le dire et l'affirmer, les personnages de Frankenstein et Dracula appartiennent parfaitement à la mythologie qui est dans le cercle de définition des droits du musée d'Orsay. On en vient aussi au XIXe par l'utilisation très maîtrisée de la couleur, un cadrage impressionnant et un sens du décor qui appartient parfaitement à ce siècle.

#### D'où vient votre goût pour le cinéma de genre ?

Un livre m'a beaucoup marqué, l'extraordinaire *Les Classiques du cinéma fantastique* de Jean-Marie Sabatier. C'est très entier avec plein de parti pris : il déteste Fellini et surtout Losey, mais il défend extrêmement bien le fantastique. J'ai découvert et progressé dans ma connaissance de ce cinéma grâce à lui et à Gérard Lenne, les deux piliers pour moi. Maintenant il y aura M. Stanzick car la somme qu'il a écrite est extraordinaire. Je suis très content aussi qu'il rende hommage à la revue *Midi-Minuit* et aux lieux à Paris où étaient présentés ces films, les salles où j'ai découvert ce cinéma. Au début des années 70 on n'avait pas les cassettes vidéo, il fallait aller voir les films au Colorado, au Midi-Minuit et au Brady.

#### Vous étiez parmi les spectateurs qui ont vécu ces moments mythiques.

Oui, je suis né à l'épicentre du IXe arrondissement, j'habitais rue Condorcet et allais à pied au Colorado. Et à une époque on avait une maison près de Sestrières en Italie. J'y montais à vélo, ce qui n'est pas rien, pour aller voir une fois par semaine une programmation de film d'horreur.

#### Votre premier film Hammer ?

Je pense que c'est *Le Cauchemar de Dracula*. La Hammer a fait beaucoup de films avant, mais il n'existait pas cette conjonction Fisher/Lee/Cushing, les vrais créateurs d'un style. Quand j'étais jeune il était coutumier de dire que l'Angleterre n'avait pas de cinéma après-guerre, alors qu'il y avait Michael Powell, un des plus grands réalisateurs. Et je suis d'accord avec Scorsese pour dire que *Les Chaussons rouges* est peut-être un des trois plus beaux films de l'Histoire du cinéma. Je le pense aujourd'hui mais n'aurais jamais dit ça il y a dix, vingt ans.

#### Votre opinion a-t-elle évolué aussi sur certains Hammer ?

Certainement, car je faisais un grand cas de John Gilling, un cinéaste secondaire. D'ailleurs, j'ai choisi *La Femme reptile* et *L'Invasion des morts-vivants* dans le cycle. Il y a des choses regardables, mais en même temps des longueurs et des facilités : on a l'impression qu'il utilise toujours le même village, les mêmes villageois, la même

auberge, les mêmes personnages dans des rôles à peu près équivalents d'un film à l'autre. Mais il y a un goût du morbide et du détail, presque à la limite de l'écoeurent qui est assez étonnant. C'est un des cinéastes les plus gore à l'intérieur de ce monde quand même assez tenu du fantastique anglais. Mais j'ai une admiration pour Terence Fisher qui grandit de plus en plus et j'aimais bien Peter Sasdy.

#### Pourquoi Fisher ?

Ce qui m'impressionne et me plaît toujours dans ses films, c'est la conduite directe du scénario, c'est comme une mécanique d'horlogerie. C'est pour cela que j'ai une grande admiration pour Hitchcock, Almodovar ou Mankiewicz. On ne perd pas une minute, la moindre phrase, le moindre plan porte à la tragédie finale. Mais je n'ai jamais beaucoup cru au fantastique fishérien, alors que les atmosphères, les impressions de petits villages, châteaux gothiques sont beaucoup plus fortes dans le cinéma de James Whale.

#### Votre Dracula préféré ?

*Les Maîtresses de Dracula* évidemment où ce n'est pas Christopher Lee, mais une espèce de blondinet pervers dont je ne sais rien (David Peel), il n'a pas fait beaucoup de films, mais il est absolument prodigieux. Il a une mère monstrueuse, possessive, vénéneuse et le rapport mère-fils est épouvantable, c'est irragardable.

#### Votre Frankenstein préféré ?

Certainement *La Revanche de Frankenstein*. Je suis peut-être moins sensible au thème, qui est plus sur la construction d'une machine et la frontière entre l'humain et le non humain. Le thème de Dracula est plus essentiel, c'est celui de la corruption, un personnage qui a l'air absolument normal... et ne l'est pas.

#### Lee ou Cushing ?

Ce ne sont pas de grands acteurs, mais ils sont mis dans des situations qui en font de très grands acteurs. Peter Cushing c'est soit le savant fou, qui n'est pas fou du tout, vise un but particulier, réagit de manière négative sur son environnement, soit le Van Helsing le plus parfait de l'histoire du cinéma parce qu'il n'est pas du tout chrétien, pas tellement catholique d'ailleurs en terme radical, mais il manie la croix au moment où il le faut pour se débarrasser de Dracula et le marquer au fer rouge. Cushing je ne l'ai jamais vu dans un film autre que ceux de la Hammer, alors que Christopher Lee est très impressionnant, très urbain, avec un accent anglais parfait. Il a pu jouer tous les rôles, on sent que c'est un personnage policé et une bête, de façon beaucoup plus impressionnante que Bela Lugosi. Il est très intéressant dans *Le Chien des Baskerville*.

#### Quelle est la part de classicisme pour vous ?

Il y a une mécanique du destin, qui est une chose très forte, presque comme dans Shakespeare. Il y a rarement dans un film une surprise qui renverse complètement les données de la Morale avec un grand M. Je suis très admiratif de cette période qui s'est un peu dissoute à l'intérieur du style des années 70. Au moment où Sabatier écrit son livre, cela appartient déjà à l'Histoire. En tout cas, cela paraît aux jeunes extrêmement sage, même à la limite de l'ennuyeux, par rapport à tous ces films qui déferlent ces derniers temps sur les vampires gentils. C'est à se tirer une balle dans la tête, alors que le vampire ne vaut que parce qu'il habite les forces du Mal, représente le Mal absolu, est à l'œuvre dans la destruction, pour faire avancer l'empire des ténèbres et surtout la corruption des âmes. Je crois beaucoup à la corruption des âmes et à la nécessité de résister. Je pense que quelque part ces forces obscures existent, j'y crois. La jeunesse s'intéresse beaucoup au fantastique, mais nous ne parlons pas du même fantastique. Lorsqu'ils parlent d'Hitchcock c'est les suspens, la scène sous la douche, l'attaque des oiseaux, ce qui ne m'intéresse absolument pas. Ce qui m'intéresse c'est l'itinéraire romantique de deux êtres qui refusent de se regarder et sont petit à petit amenés parfois par l'épreuve à se découvrir et s'aimer.

#### Est-ce que ce sont des films référents ?

Je crois que nous avons un programme de référence. D'ailleurs, les réactions que j'ai entendues vont plutôt vers l'idée de « cult movie », de genre. Je tenais beaucoup à *La Femme reptile* et *L'Invasion des morts-vivants* qui n'est pas totalement réussi mais est un des rares films marxiste car on voit un aristocrate faire travailler les zombies pour augmenter son pouvoir de production et il ne manquait que Marx à l'intérieur de la boucle pour avoir tout le XIXe siècle. La fin de *La Femme Reptile* est très impressionnante, dure à supporter d'un point de vue psychique. Mais il faut rentrer dedans, c'est certain que les gamins habitués à *Twilight* vont ricaner parce qu'il n'y a pas assez d'effets spéciaux, ce cinéma n'appelle aucunement les effets spéciaux. Je n'aime pas la sur utilisation des effets ou alors comme James Cameron qui fait vraiment avancer le cinéma, quand le film est uniquement fondé sur ça. Je pensais d'ailleurs à une chose, si on voulait vraiment affiner la résurgence et la disparition des vampires à travers le temps, il faudrait aussi parler de l'école italienne des années 50 avec Riccardo Freda et Mario Bava qui ont proposé des films à la limite du gore mais en noir et blanc, extrêmement baroques, d'une invention absolument incroyable et pour qui j'ai un grand respect. Peut-être l'occasion d'un futur cycle.

## PROFESSEUR THIBAUT ET SERÈNE DELMAS

Entre deux chroniques « Des Bananes et des Dvds », Serène utilise ses proches pour des expérimentations culinaires visant à l'amélioration de l'espèce humaine. Après de longues années consacrées au cinéma bis, le Professeur Thibaut s'apprête à rentrer dans les ordres pour préparer au mieux 2012.

### Si je vous dis Hammer, vous me dites ?

F. : Gothique. Dracula. Frankenstein. Horreur. Sexe. Christopher Lee. Peter Cushing. André Morell. Ingrid Pitt. Années 60.

S. : La beauté. Le cinéma. C'est ça pour moi la Hammer, la quintessence et les fondements mêmes de ce qu'est le cinéma. On vous raconte une histoire, ce n'est pas la réalité, c'est trop beau pour que ça soit la réalité. C'est le summum de la beauté.

F. : Et Barbara Shelley aussi.

### Votre premier Hammer ?

F. : *La Légende des sept vampires d'or* en plein air au camping Saint-Martin dans les Landes. J'avais, je pense, sept ans. On pouvait facilement gruger les interdictions en étant simplement accompagné d'un adulte. Ça a été une véritable expérience traumatisante. Au bout d'une demi-heure, je criais tellement que ma grande soeur a été obligée de me faire quitter la projection.

S. : *Le Cauchemar de Dracula* sur FR3 au Cinéma de minuit. Je devais avoir treize ou quatorze ans. Je n'en ai qu'un seul souvenir : Christopher Lee avec sa cape. Pour moi, il est et sera toujours le comte Dracula. Ce n'est pas Bela Lugosi, c'est Christopher Lee.

### Première émotion ressentie

F. : Ben, vu les circonstances, de la peur et de l'excitation.

S. : Un choc esthétique.

### Votre Hammer préféré ?

F. : Évidemment *La Légende des sept vampires d'or* ! C'est un film total : il y a du kung-fu, il y a des filles nues et il y a des vampires. Et puis ce télescopage de deux genres très différents, le gothique Hammer Style et le kung-fu Shaw Brothers. Ça n'aurait jamais du avoir lieu ce truc-là ! Y a évidemment *Frankenstein s'est échappé* car le film est très beau, un vrai renouvellement du personnage et aussi celui qui a lancé le cycle horrifique. Cushing est magnifique. Et j'ajoute *Yesterday's Enemy* de Val Guest, un film de guerre qui n'a rien à envier à Raoul Walsh, découvert très récemment via le dvd édition anglaise. En scope noir et blanc ! Superbe ! Il y a aussi la série des *Quatermass, Les vierges de Satan*. Il y en a tellement.

S. : *L'Invasion des morts-vivants* de John Gilling. Il n'y a ni Lee, ni Cushing, mais c'est le seul Hammer avec des zombies, deux ans avant *La Nuit des morts-vivants*. Et puis le décor, les mines, le château...

F. : Tiens, c'est marrant pour toi, de choisir le seul Hammer qui soit politique, voire social, de manière absolument évidente.

S. : Oui, pas faux. Je le choisis parce qu'il faut bien en choisir un et que je l'aime, mais il y en a tant.

### Un mauvais Hammer ?

S. : *Dracula vit toujours à Londres*.

F. : Oui complètement, on l'a revu récemment pour « Des bananes et des Dvds » sur les undead l'été dernier et ça n'est vraiment pas bon.

### Combien de films Hammer vus ?

S. : Presque cinquante maintenant.

F. : Oui, guère plus que toi, en fait.

S. : Si, tu en as vu beaucoup plus, moi je n'ai pas vu les films de pirates, de guerre et plein de thrillers que tu as vus.

F. : Ouais, peut-être soixante ou soixante-cinq alors.

### Certains films moins appréciés et d'autres redécouverts ?

S. : *Le Chien des Baskerville*. J'aime tellement le livre lu au moins cinq fois et j'ai vu au moins dix fois la version avec Jeremy Brett de la série Granada dont je suis fan. Donc j'avoue que j'ai du mal avec le Hammer pourtant adoré de tous les fans et qui réunit le trio magique Fisher-Lee-Cushing. Et un film que j'ai mis du temps à aimer et que maintenant j'adore : *La Femme-Reptile*. J'ai attendu la troisième fois pour l'adorer aujourd'hui.

F. : *La Gorgone* ! C'était longtemps un film très rare et pourtant ce n'est pas le chef-d'œuvre annoncé. Le scénario est un peu faiblard. En revanche j'ai vraiment redécouvert récemment tous les films d'aventure comme *Pirates of the Blood River* ou, plus noir, *Terror of the Tongs*. Une découverte de taille a été *Never Take Sweet From a Stranger*, un thriller centré autour de la pédophilie. Un film incroyable pour l'époque.

### Le meilleur Dracula ?

S. : *Le Cauchemar de Dracula* bien sûr !

F. : Évidemment, sans hésiter !

### Le meilleur Frankenstein ?

S. : *Frankenstein s'est échappé*.

F. : Tout pareil que toi ! Bon, ils sont tous bien les Frankenstein. Non ! Ah, *Frankenstein et le monstre de l'enfer*, j'aurais pu le mettre dans « le plus mauvais ».

### Personnage préféré ?

S. : La momie ! D'ailleurs, j'aurais pu mettre en film préféré *La Malédiction des pharaons*. Lee en momie, Cushing en archéologue. Ah ! Cushing en archéologue ! C'est le plus génial de tous les archéologues jamais vus au cinéma.

Les maîtresses de Dracula



F. : Le Baron Frankenstein. L'écriture du personnage et son évolution. C'est fabuleux ce qu'ils ont fait !

#### Lee ou Cushing ?

S. : Alors. Lee est Dracula, il est très séduisant, il est encore en vie, mais il a fait plein de films pas très bons. Cushing est plus respectable *indeed*. Non, je suis obligée de choisir Christopher Lee, évidemment, avec sa voix et puis il est Dracula, un point c'est tout, ça sera toujours plus que Van Helsing et même que Frankenstein et même qu'un super archéologue. Ouah, c'est super dur cette question ! C'est impossible de choisir. F. : Moi je refuse cette question ! Les deux sont indissociables, l'un ne peut exister sans l'autre. Je refuse. Je refuse !

#### Les acteurs ont-ils le charme du mal et de l'interdit pour vous ?

S. : Oui, bien sûr, les actrices surtout, je dirais. Ingrid Pitt est tellement sublime en vampire.

F. : Non, la plus sublime et la plus dérangeante, c'est Martine Beswick dans le génialissime *Docteur Jekyll et Sister Hyde*.

#### La couleur est un élément essentiel dans le ressenti.

S. : Le *Dracula* de Tod Browning ne m'a jamais rien fait, certainement à cause du noir et blanc. *Dracula* c'est le sang. Le sang, c'est rouge. De toute manière, le technicolor c'est magnifique.

F. : C'est forcément plus provocant par rapport aux films Universal. La Hammer a récupéré les vieilles recettes Universal et la couleur donne une force terrible à ces nouvelles interprétations. Alors ça coûtait beaucoup plus cher mais ils étaient sûrs du succès de Frankenstein en couleur. De toute manière, c'est un studio qui n'a quasiment jamais pris le moindre risque. La série des *Quatermass* est adaptée d'une série télé qui avait très bien marché, les films de guerre ont été lancés après le succès du *Pont de la rivière Kwai* et ainsi de suite.

#### Le côté subversif ressenti par la critique et qui a en grande partie attiré le public, (aspect transgressif du genre vis-à-vis de la religion, du sexe, la violence) est-ce que vous le ressentez ?

S. : Oui bien sûr. Encore une fois, le sang rouge, les décolletés, la puissance de tous ces mythes sanglants. Et puis, *Dracula* n'a plus besoin de parler. Dans le bouquin, il séduit les gens avec sa voix, son érudition, il baratine. C'est ce que fait Lugosi. Christopher Lee n'a même plus besoin de parler pour séduire, il lui suffit d'apparaître. Il incarne le sexe. Une attirance immédiate, irrésistible, incontrôlable. Les mots sont superflus.

F. : Oui totalement, et ça fonctionne toujours aujourd'hui, parce que basé sur des éléments primitifs.

#### Le fondement philosophique ou moral cher à Fisher, de ne pas faire de la violence pour la violence, est-ce que vous le percevez ?

S. : Non. Enfin si, c'est vrai que les films de Fisher contiennent moins de « truc gratuits ». La violence se justifie dans les films, tout est utile. C'est peut-être pour ça que c'est le réalisateur Hammer le plus respecté ou, disons, le plus considéré comme un « grand ».

F. : Non. Et puis il faudrait savoir ce qui est conditionné par la censure. Peut-on parler de choix philosophique ou de contrainte ? C'est très difficile d'affirmer quelque chose comme ça. La Hammer avait une technique très spéciale. Elle soumettait ses scénarios à l'organisme de censure anglais qui imposait des coupes sur la base du script. Ce qui permettait de ne pas tourner des scènes qui auraient de toute façon terminé sur le carreau et donc d'économiser.

#### Le cartésianisme français a empêché, en partie, le genre de s'imposer en France. Est-ce encore vrai aujourd'hui ?

S. : C'est une très vaste question. Très très vaste. Les films fantastiques français ne sont pas bons, au mieux ils sont maladroits. Il y a eu quelques réussites indéniables, mais ces réussites donnent plus l'impression d'« accidents de parcours ».

F. : Oui, il y a un vrai problème culturel dans ce pays vis à vis du genre. Et même s'il y a une production actuelle dans le genre, je préfère ce qui se faisait avant : *La Beauté du diable*, *Les Yeux sans visage*, *La Main du diable*, *Les Démoniaques*.

#### Quelle modernité dans la Hammer et où se situe le classicisme ?

S. : Encore une fois, pour moi, c'est hors du temps, donc ça ne se démode pas, parce que ça n'a jamais été moderne. Moderne sous-entend à un moment que ça se démode. Ce sont des classiques à présent. Il y a quelques années, ils étaient encore dans ce fameux groupe « bis », comme une sous-culture. Aujourd'hui, ils sont entrés dans une culture plus officielle.

F. : À l'époque, la réinterprétation des mythes est très moderne. La modernité, le temps passant, devient du classicisme.

#### Production cohérente ou disparate ?

S. : C'est beaucoup plus disparate qu'on peut le penser, il y a tellement de films différents. La veine 1957-1972 du gothique n'est qu'une partie de la production même



La femme reptile



L'invasion des morts vivants

si pour tout le monde, la Hammer, c'est l'épouvante et l'érotisme.

F. : Commercialement, c'est très cohérent. Ils n'ont pas produit que des films d'horreur, mais c'est un studio avec une volonté première : gagner plus d'argent que ce que l'on dépense pour faire les films. Et puis c'est cohérent sur la qualité : la Hammer est au-dessus de la norme de l'époque grâce à un groupe de techniciens très très forts.

#### Alors : divertissant, ludique, désuet ?

S. : Non, non et non. Pour moi, c'est beau, fascinant et hors du temps.

F. : Oui, je suis d'accord avec toi.

#### Est-ce que ce sont des films référents ?

S. : Oui, évidemment, en esthétique de l'épouvante, il y a un avant et un après, clairement.

F. : Oui, mais il est quasiment impossible de reproduire le résultat, de retrouver l'essence. On peut placer des clins d'oeil comme le fait Carpenter dans *L'Antre de la folie* (le village de Hobb's End n'est rien d'autre que le nom de la station de métro dans *Quatermass and the Pit*) ou dans *Prince des ténèbres* dont le scénario est signé John Carpenter sous le pseudonyme de Martin Quatermass (hommage au Professeur Quatermass, héros des trois films Hammer).

#### Y a-t-il des héritiers du genre pour vous ?

S. : Non, c'est impossible, parce que c'est anglais, c'est un studio qui a ses décors, ses techniciens, ses acteurs récurrents. Et cette simplicité dans les intrigues et la narration aussi dépouillée paraît très difficile à faire aujourd'hui. On peut rendre hommage, mais je ne vois pas d'héritiers, déjà parce qu'il faudrait une structure identique.

F. : Le seul à s'être approché de très près, mais c'est un one-shot, c'est Tim Burton avec *Sleepy Hollow*.

## NICOLAS STANZICK

Passionné de cinéma et de musique, Nicolas Stanzick eut le coup de foudre pour ces deux domaines à l'âge de trois ans avec *The Blues Brothers*... ce qui le mena vers des études de cinéma et la musique. Il écrit dans *L'Ecran fantastique* et est l'auteur de l'ouvrage *Dans les griffes de la Hammer*.

### Si je vous dis Hammer, vous me dites ?

Une émotion fondatrice dans l'enfance. En deuxième partie de soirée de l'émission culte *La Dernière séance* était programmé *Le Cauchemar de Dracula*. Dans le magazine télé, il y avait une reproduction de l'affiche et j'étais absolument fasciné par Dracula avec les canines prééminentes, le sang qui dégouline sur ses lèvres, la violence graphique. Je voulais absolument voir ce film. J'ai supplié mes parents, sauf que j'étais en CP, école le lendemain, ça n'a pas été possible. Suite à cette frustration fondatrice, chaque semaine pendant des années j'ai regardé le magazine télé pour voir si un autre Dracula allait passer et ça n'arrivait jamais.

### Premier film Hammer vu et première émotion ressentie ?

Il a fallu attendre des années pour voir *Dracula prince des ténèbres* à nouveau dans *La Dernière séance*. Et je n'ai pas été déçu, loin de là, presque traumatisé au contraire, j'ai fait des cauchemars épouvantables les nuits qui ont suivi.

### À quoi est due votre attirance pour le genre ?

C'est le fait d'arriver à mêler une certaine fascination érotique à un imaginaire fantastique et horrifique. On est en pleine poésie populaire. C'est ce qui me séduit le plus. Ce que je reproche au cinéma fantastique actuel, c'est de traiter l'horreur pour l'horreur en mettant de côté l'érotisme. Je pense que l'un et l'autre vont ensemble.

### Un film Hammer préféré ou redécouvert ?

Je serais tenté de dire le premier vu en raison de cette émotion fondatrice. Puis,

d'années avant *Jésus-Christ* avec Raquel Welch, de science-fiction également avec les *Quatermass*. C'est un vivier inépuisable. Beaucoup sont indisponibles, comme les films noirs de la fin des années 40/début des années 50, souvent des adaptations de séries radiophoniques à succès de la BBC.

### Le meilleur Dracula ?

Je serais tenté de tricher et répondre par une trilogie. Le plus réussi à tous les niveaux c'est *Le Cauchemar de Dracula*. Il réinvente le mythe, l'iconographie vampirique. On joue le jeu de la dualité : l'aristocrate racé jusqu'au bout des ongles, avec ce côté hautain de Christopher Lee qui parle un anglais oxfordien parfait, qui en une fraction de seconde peut se transformer en une bête fauve, la pure image de la pulsion libérée, essentiellement sexuelle. Il rompt avec le romantisme de Bela Lugosi qui regrettait son humanité perdue. Lee assume pleinement ce qu'il est, c'est un jouisseur, il n'y a pas de malédiction. C'est la figure du libertin qui continue à exister en plein XIX<sup>e</sup> siècle victorien marqué par la phobie sexuelle et c'est toute la puissance de subversion du personnage. L'érotisme n'est plus à la périphérie du mythe, c'est son cœur même.

C'est une vraie révolution à l'époque. Gilles Deleuze disait qu'avec ce Dracula le film d'épouvante était passé de l'expressionnisme au naturalisme. Je pense que c'est le premier opus d'une trilogie réalisée par Fisher où il se saisit du mythe et lui imprime une nouvelle signification. Dans le premier la dualité aristocrate/force bestiale, dans le deuxième *Les Maîtresses de Dracula*, c'est plutôt l'ambiguïté sexuelle avec la baron Meinster (David Peel), le vam-



Gorgone



Les vierges de satan

il y a ceux découverts tardivement dont je n'attendais pas grand-chose et qui contre toute attente se sont révélés être des chefs d'œuvre comme *Les Deux visages du docteur Jekyll* pas sorti en France à l'époque et qui a plutôt mauvaise réputation. Il a une manière extrêmement subversive de se ressaisir de l'idée de Jekyll et Hyde et d'aller à l'opposé du classicisme. Jekyll est un bourgeois tristounet qui passe tout son temps avec ses expériences et délaisse sa femme qui le trompe. Hyde au contraire est un beau jeune homme séduisant et pervers qui séduit la femme de Jekyll, une vengeance étonnante de ce point de vue là. Je le trouve éblouissant thématiquement, cinématographiquement, un modèle de rigueur, des idées de séquences très belles avec des miroirs. Et *Le Retour de Frankenstein*, un film d'une noirceur et d'une dureté qui fait que l'on peut comprendre que le cinéma de la Hammer était bel et bien un cinéma d'horreur intégralement, qui faisait peur parce qu'il joue sur des effets et renvoie à d'angoissantes questions métaphysiques sur la nature humaine. Frankenstein devient une sorte de héros luciférien en révolte contre le monde, Peter Cushing y trouve un des plus grands rôles de toute sa vie. Un film stupéfiant.

### Un mauvais Hammer ?

*Dracula 73*, qui correspond un peu à la décadence de la Hammer dans les années 70 et avait du mal à aborder ce virage amorcé par *La Nuit des morts-vivants* de George Romero. Le fantastique change au profit d'une approche plus réaliste. Ils ont eu cette idée de réactualiser Dracula, Christopher Lee se balade dans le Swinging London entouré de jeunes filles, ça ne marche pas du tout. On peut néanmoins le défendre comme un vrai plaisir coupable.

### Combien de films vus ?

Tous les films gothiques, une cinquantaine à peu près, et aussi les autres dont *Les Pirates du diable* avec Christopher Lee, les films préhistoriques *Un Million*

pire est du sexe de ses victimes, une entité vide qui se remplit d'elles. Dans le troisième, *Dracula prince des ténèbres*, il travaille sur une autre forme de dualité, le mal absolu s'incarne. On travaille sur la nature antéchristique de Dracula. Ces trois films reconstruisent complètement le mythe et sont indissociables les uns des autres.

### Le meilleur Frankenstein ?

C'est très compliqué ! Il y en a eu sept dont cinq réalisés par Fisher, clairement au-dessus. Il ne s'attache pas à la créature comme avec Karloff dans les années 30, mais au contraire au créateur qui en réalité est le vrai monstre. Comme pour Dracula il se ressaisit du mythe et l'enrichit de significations nouvelles. Du coup, les films sont complémentaires. S'il fallait en choisir un, peut-être *La Revanche de Frankenstein*, parce que Fisher va au bout de son approche complètement matérialiste du mythe. L'échec de Frankenstein ne vient pas du fait qu'il se prend pour Dieu à la place de Dieu, mais des limites matérielles du monde ou de son entourage immédiat qui va réprouver ses activités pour des raisons morales. Il bute toujours sur cette notion d'identité de sa créature. Le film débute par la mort de Dieu, ni plus ni moins : le curé chargé de confesser Frankenstein avant son exécution va être guillotiné en lieu et place du baron qui va continuer ses activités et créer un corps à son image et se faire greffer son propre cerveau. Frankenstein crée Frankenstein, on se passe de Dieu. Et c'est vertigineux comme réinterprétation du mythe. Pour moi ça dépasse largement le roman et la plupart des films des années 30, même si les deux premiers avec Karloff sont vraiment des classiques de toute beauté. Là Fisher atteint un sommet et une poésie avec un film qui est d'une totale subversion dans le contexte des années 60 et même encore aujourd'hui, c'est sacrément culotté.

### Lee ou Cushing ?

J'ai commencé en étant fan de Christopher Lee et à force de découvrir les films, j'ai fini par m'attacher à Peter Cushing. Ce n'est pas celui que l'on remarque en premier, il n'incarne pas les monstres. Mais il arrive à être extrêmement inquiétant, il a quelque chose de plus émouvant au final, il est attachant, on aime à le retrouver d'un film à l'autre. Il y a une diversité de personnages : il incarne le bien ambigu avec Van Helsing et Sherlock Holmes, le mal absolu avec Frankenstein dans *Le Retour*. ... Lee a eu aussi une grande diversité, il n'a pas été que Dracula. En tant que fan de la Hammer, on n'est jamais plus heureux que lorsqu'ils sont ensemble

### Les acteurs ont-ils le charme du mal et de l'interdit pour vous ?

Bien sûr. À l'époque du *Midi-Minuit Fantastique*, des femmes fans de Christopher Lee envoyaient des lettres d'amour, rêvaient de se faire croquer par le comte Dracula. L'attrait érotique passait par le choix de l'acteur et jouer la carte de Lee est un coup de génie, on rompait avec l'imagerie de Bela Lugosi beaucoup plus âgé, Lee était le Dom Juan nocturne par excellence.

### Alors : divertissant, ludique, désuet ?

Tout cela à la fois. Forcément désuet parce que le cinéma fantastique a beaucoup changé, on ne raconte plus les histoires de la même manière. Mais c'est un cinéma d'actualité car il fait partie de l'Histoire du cinéma, c'est un palier dans la représentation du sexe et de la violence et au-delà il y a un travail sur les grands mythes du fantastique, le genre a pu aborder de nouveaux territoires. Je pense qu'il n'y aurait jamais eu *La Nuit des morts-vivants* ou *Massacre à la tronçonneuse* s'il n'y avait

de *l'Innocence* il n'est pas exclu de penser que le travail sur l'atmosphère est hérité de la Hammer. Ou dans un film qui a priori n'a rien à voir comme *Les Infiltrés*, la séquence où Jack Nicholson revient de l'arrière boutique où visiblement il a torturé quelqu'un et fait comme s'il ne s'était rien passé, s'essuie légèrement la main sur sa veste, c'est ni plus ni moins la reformulation de chez Fisher avec le baron Frankenstein qui revient de sa salle d'opération où il a découpé une tête, l'a mise dans un bain d'acide et revient en parlant toujours de manière très élégante, très professorale, en s'essuyant les mains tâchées de sang. C'est la même chose, la même manière de faire du sang un signe et renvoyer à des questionnements qui sont d'ordre métaphysique, l'identité, l'âme chez Frankenstein ou alors la religion chez Scorsese. Pour toutes ces raisons quand on revoit un Hammer aujourd'hui on peut toujours redécouvrir les films, les apprécier, ils plaisent, séduisent, donnent envie d'en voir d'autres. Terence Fisher décrivait ses films comme des contes de fées pour adultes.

### Que pensez-vous des idées de Gilbert Salachas, en gros si les monstres n'existent pas pourquoi les mettre en scène, ainsi que sa peur de voir créer une génération d'obsédés et de détraqués ?

Pourquoi montrer des choses qui n'existent pas me semble être un argument qui n'a aucun sens à partir du moment où l'on est dans le domaine de la fiction et de l'image. C'est non fondé. Pour les générations de détraqués et de pervers, il a en partie raison car il y a un certain plaisir chez les amateurs de fantastique de revendiquer cette perversion, ce qui fait la force de la subversion de ces films-là. D'ailleurs, on sait que les salles comme le Brady ou le Colorado étaient parfois des lieux d'orgie, de transgression des tabous sexuels, au diapason des transgressions à l'écran. Tout cela était parfaitement assumé et condamnable dans le contexte corseté du début des années 60. Mai 68 a fait voler tout cela en éclats. D'ailleurs, *Télérama* a dit après le plus grand bien des films Hammer, ils ne focalisaient plus sur ce qui les choquait auparavant, ils percevaient la véritable qualité esthétique cinématographique, la poésie singulière.

### Quelle modernité dans cette production et où se situe le classicisme ?

C'est une question très complexe, car les théoriciens de la notion de modernité tombent sur un problème, c'est une vraie forme de modernité cinématographique, de l'expressionnisme au naturalisme, et ça avant Romero. Mais on a aussi un cinéma clairement hérité de Murnau, Lang et Hitchcock. De ce point de vue on est dans le cinéma classique. Ceux qui donnent la clé ce sont les critiques de la fin des années 60 aux *Cahiers du cinéma*, Jean-André Fieschi, Serge Daney et Jean-Pierre Oudart. Ils ont fini par dire que Fisher était un grand auteur moderne en arrivant à faire continuer une forme classique de cinéma sans que celle-ci soit désuète, parce qu'il procède à une épure de ce classicisme, réduit à l'essentiel pour aboutir à un film d'une austérité totale et fascinante comme dans son dernier film *Frankenstein et le monstre de l'enfer* qui atteint une modernité de type bressonienne. Roy Ward Baker aussi avec son traitement des mythes débouche sur une vraie modernité. C'est plus compliqué chez les autres cinéastes comme Peter Sasdy ou Alan Gibson avec des effets de zooms et de focales qui se sont démodés par la suite.

### Est-ce que ce sont des films référents ?

À l'époque, oui. Aujourd'hui, on voit ça comme une forme d'épouvante classique, c'est normal car le cinéma fantastique a évolué, mais à l'époque c'était même du cinéma gore car pour la première fois on osait filmer le sang, on développait un érotisme du sang en toute conscience, avec l'usage du technicolor. On a parlé d'obscénité de la couleur à l'époque. C'est du cinéma d'horreur, il y a une charge virulente originelle qui est très intéressante aujourd'hui à redécouvrir quand on essaie de retrouver le regard approprié.

### Y a-t-il des héritiers du genre pour vous ?

Chez Mario Bava, c'est un cinéma pleinement formaliste et pas du tout thématique. Romero va ringardiser la Hammer, mais je pense que d'un certain point de vue, il est l'héritier d'un Terence Fisher, en ce sens où son approche du mythe des morts-vivants, en le renouvelant film après film, doit beaucoup à celle de Fisher qui renouvelle Dracula et Frankenstein. Dans le traitement d'un mythe donné, voilà un héritage direct. Le cinéma de la Hammer est tellement une date dans l'histoire du 7<sup>e</sup> art que tout le monde a sa part d'héritage, même avec *Star Wars* et la naissance du blockbuster. George Lucas récupère Christopher Lee et Peter Cushing dans ses films, Dave Prowse a été la créature de Frankenstein et fait Dark Vader. Dans *La Revanche des Sikhs* il y a une fusion des grands mythes traités par la Hammer : Jekyll-Hyde/ Anakin-Vador, Frankenstein-sa créature/l'Empereur-Vador, enfin Dracula/Vador pour la survie blasphématoire grâce au côté obscur de la force.

Véronique Kientzy

● Festival Dans la nuit de la Hammer, auditorium du Musée d'Orsay, les vendredis, samedis et dimanches, du 11 au 27 mars 2011 – renseignements et programmation : [www.musee-orsay.fr](http://www.musee-orsay.fr)

Le retour de Frankenstein



La revanche de Frankenstein

eu *Le Cauchemar de Dracula* et *La Revanche de Frankenstein*. Et plusieurs générations de cinéastes ont grandi devant ces films : Tim Burton, c'est évident quand on voit *Sweeney Todd* ou *Sleepy Hollow*, il projette sur l'écran ses propres émotions cinéphiles fondatrices, il ne fait pas son Hammer film mais c'est vraiment sur ses émotions de spectateur, une espèce de mise en abîme par ce biais là. En dehors du cinéma dit de genre Scorsese lui aussi a grandi devant ces films. Quand on voit *Le Temps*